

GERMANESIMO E STORICISMO

DI ERNESTO RENAN

SAGGIO INEDITO DI GEORGES SOREL

(Contin.: v. fasc. III, pp. 199-207)

IV.

La renaissance de 1815, si bienfaisante pour une élite, souleva contre elle de très vives résistances, bourgeoises et populaires, qui, à la longue, devaient user presque tout ce que le germanisme avait introduit dans notre civilisation; Béranger paraît avoir été le champion le plus caractéristique de la cause des masses françaises dans cette lutte; sa médiocrité valait mieux que du génie pour défendre les conceptions qui s'opposaient à l'invasion du germanisme. Ses chansons doivent leur signification historique à ce qu'il a ramassé, avec adresse, dans les milieux les plus hostiles à la Restauration, les traits qui pouvaient alimenter, d'une façon très efficace, chez les survivants de la Révolution et de l'Empire, la haine de la noblesse, du clergé et des Bourbons. Il créa, dit Renan, « une très perfide combinaison, où l'esprit bourgeois, le matérialisme grossier, le goût du despotisme, pourvu qu'il se colore d'apparences nationales, se donnaient la main » (1); tout ce que l'opposition renferma entre 1816 et 1848 « de vieux militaires incapables d'idées politiques, de sectaires, de badauds » (2), se rangea sous la bannière de Béranger; grâce à ses chansons, les principes fondamentaux du bonapartisme se répandirent dans les moindres hameaux. C'est donc

(1) RENAN, *Questions contemporaines*, page 24.

(2) Renan explique par la présence de ces éléments dans l'opposition libérale que celle-ci ait souvent méconnu « quelques-unes des conditions de la royauté moderne » (*Questions contemporaines*, pages 35-36).

avec raison que Napoléon III fit faire de solennelles funérailles à celui qu'il proclamait « poète national ».

Dans un article publié le 17 décembre 1859 dans les *Débats* sur *La théologie de Béranger* (1), Renan s'en prend bien moins au chansonnier, mort deux ans auparavant, qu'à des manières de voir et de sentir que l'on nomme communément gauloises: or, d'après Renan, la Révolution aurait été le triomphe du génie gaulois sur ce qui demeurerait encore de germanisme chez nous (2); ce fragment a donc une importance considérable au point de vue de l'histoire philosophique du XIX.^e siècle; Renan ne parvint point, raconte-t-il, à entendre Béranger avant d'avoir reconnu « les singulières alternatives de légèreté et de pesanteur, de timidité étroite et de folle témérité, qui sont un des traits de notre caractère national; il se demandait comment on peut croire en un Dieu bon enfant, auquel on rend hommage le verre à la main; mais, en réfléchissant sur « cette théologie d'un genre nouveau », il découvrit « l'incurable médiocrité religieuse » de ses compatriotes (3). Ce déisme béotien dériverait de la gaucherie timide de l'esprit français qui, ne sachant ni comprendre Dieu ni le nier, essaye de lui faire une petite place; la « façon de prendre les femmes ressemble [chez le Français] à sa religion: elle manque non seulement de toute distinction, mais même de tout atticisme et de toute urbanité » (4); l'anticatholicisme grivois de Béranger devait rencontrer des juges fort disposés à l'indulgence dans « le pays catholique par excellence », où l'on est habitué, depuis si longtemps, à admirer des personnages historiques qui se sont distingués par leur polissonnerie (5).

Dans la troisième des *Lettres écrites de la Montagne*, Rousseau a esquissé le portrait d'un Christ fort digne de figurer dans la

(1) Reproduit dans les *Questions contemporaines*.

(2) RENAN, *Essais de morale et de critique*, page 43; comparer page 99.

(3) RENAN, *Questions contemporaines*, pages 467-468. — Il dit ailleurs: « Il faut avouer qu'à part quelques illustres exceptions, la grande manière d'entendre la science dans ses rapports avec la philosophie, l'esthétique et la religion n'est pas précisément le fort de l'esprit français . . . L'unité de la vie supérieure de l'homme, la valeur du besoin religieux qui nous porte à pénétrer le secret des choses, ont été en général peu comprises par nous » (*Essais etc.*, pages 323-324).

(4) RENAN, *Questions contemporaines*, pages 472-473.

(5) RENAN, *Questions contemporaines*, page 474. — À propos de Henri IV, Renan écrit: « Combien n'a-t-il pas servi à Henri IV d'être un libertin! Ce bon pays de France n'a pu résister à la séduction d'un roi bon camarade, ne respectant aucune femme et ayant des airs familiers ».

naïve théologie que notre chansonnier national expliquait à Lisette. Ce rapprochement nous fournit une raison de plus en faveur de la théorie que Renan a donnée de la Restauration. Une école de critiques a soutenu, de nos jours, que le romantisme remonte à Rousseau, en sorte qu'il n'y aurait pas eu après 1815 une renaissance d'essence germanique, comme le dit Renan, mais seulement une recrudescence d'idées semées, un demi-siècle auparavant, par Rousseau. Les analogies que ces écrivains signalent entre Rousseau et les romantiques, portent bien plutôt sur des manières lyriques d'orner une littérature que sur le fond de la pensée. On doit observer que Rousseau trouvait absurde l'art plastique du Moyen Age (1); que son intelligence méticuleuse, disputeuse, foncièrement bourgeoise, s'éloignait des conceptions sublimes de la nature, de la vie et de l'histoire; qu'enfin il a toujours nié le miracle avec une extrême énergie. Ainsi aux prétendues origines *rousseauistes* du romantisme on ne trouverait rien de ce qui devait marquer le plus fortement l'ère romantique. L'identité substantielle des théologies de Rousseau et de Béranger conduit à la conclusion suivante: puisque celui-ci a été l'un des plus notables représentants qu'ait eu l'antigermanisme en France sous la Restauration, il serait bien invraisemblable qu'un courant germanique ait pu se fondre intimément en 1815 dans un courant créé par Rousseau. Le système de Renan doit donc être admis jusqu'à ce qu'on lui oppose de solides preuves contraires.

Pour mesurer, en se servant des principes posés par Renan, l'intensité des résistances qui se sont opposées à la renaissance de 1815, il est utile d'étudier un article qu'il a consacré à *La farce de Patelin*. Le siècle où cette comédie fut composée paraissait à Renan avoir été bien plus voisin des temps modernes que du Moyen Age (2). « Tous les éléments moraux que la race germanique semble avoir porté dans la Gaule avec elle, le sentiment de l'indépendance individuelle, la révolte contre le système administratif et gouvernemental des Romains, où l'individu n'avait aucun droit contre l'État, la grande imagination, l'héroïsme chevaleresque ont disparus. Il reste l'esprit gaulois, esprit plat, positif, sans élévation, fort avisé

(1) Dans la *Lettre sur la musique française*, Rousseau compare « aux portails de nos églises gothiques » ce qui lui déplaît le plus dans la musique: « contrefugues, doubles fugues, fugues renversées, basses contraintes et autres *sottises difficiles* que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne peut justifier ».

(2) RENAN, *Essais* etc., page 309.

pour les choses de ce monde, moraliste à sa manière, mais à condition qu'on entende par moralité l'art de réussir ici-bas » (1). En écrivant ces lignes, Renan n'avait point pensé seulement à la fin du Moyen Age, mais encore aux tendances antigermaniques dont il avait constaté la puissance malfaisante au XIX.^e siècle; des forces d'un génie aussi servile n'ont pas besoin, pour agir efficacement, d'être dirigées par des hommes supérieurs; il suffisait, pour les mener à la victoire, que des gens tenaces excitassent, sans trêve, dans les masses populaires et bourgeoises les sentiments que Renan regarde comme essentiellement gaulois. Nous avons vu, de nos jours, le général Boulanger, Déroulède, Maurice Barrès exercer une véritable fascination sur les Français, sans que ces trois Mages du patriotisme eussent plus de génie que Béranger (2).

V.

En 1871 Renan rêvait que la France, instruite par les terribles mésaventures qu'elle venait de connaître, comprît enfin quel dommage lui avait causé l'expulsion de ses anciens éléments germaniques, qu'elle profitât mieux qu'elle ne l'avait fait sous la Restauration, de la civilisation de ses voisins et qu'en conséquence elle se soumit à une sérieuse réforme, empreinte d'esprit germanique. Un pareil projet présentait d'énormes difficultés. La plupart des républicains attribuaient nos malheurs aux seules fautes de Napoléon III, ne regardaient donc pas comme régulières les défaites de l'année terrible et, par suite, ne voulaient pas admettre que l'Allemagne

(1) RENAN, *Essais* etc., pages 307-308. — On pourrait se demander si, dans cet article écrit plusieurs années avant *La Théologie de Béranger*, Renan n'aurait point songé au chansonnier duquel il dira plus tard: « C'était, dit-on, un homme sobre, d'un jugement rare, plein de bons conseils, buvant peu et beaucoup plus prévoyant qu'il ne voudrait le faire croire dans ses chansons » (*Questions contemporaines*, page 464).

(2) Pour bien savoir ce que Béranger fut pour ses contemporains, il faut lire l'article que lui consacra Sainte-Beuve le 4 mars 1833; le célèbre critique le compte parmi les « éminents poètes » de l'époque, avec Lamartine et Victor Hugo; il exprime l'espoir que bientôt un autre « grand poète » paraîtra pour continuer la tradition « si française de Rabelais, Régnier, Molière, Lafontaine et Béranger » (*Portraits contemporains*, tome I, page 98). Tout en critiquant Béranger au tome IV de *La justice dans la Révolution et dans l'Église*, Proudhon, en 1858, n'a pas osé s'éloigner beaucoup des appréciations de Sainte-Beuve. Une nouvelle édition des *Portraits contemporains* avait paru en 1855.

eût sur nous une réelle supériorité en aucune chose essentielle. Nos vainqueurs, n'ayant pas rétabli en France la monarchie, en s'étaient point acquis, comme leurs prédécesseurs de 1815, de droits à la reconnaissance des conservateurs, en sorte que ceux-ci se seraient bien gardés d'encourir, en vantant les mœurs féodales des conquérants de l'Alsace, une impopularité semblable à celle dont avaient souffert les émigrés. Enfin, au point de vue intellectuel, la guerre de 1870-1871 n'était pas comparable à celle de 1813-1815, qui avait correspondu en Allemagne à un grand mouvement d'idées, capables d'imposer le respect au vaincu (1).

Renan espérait cependant parvenir à des résultats sérieux, parce qu'il connaissait à fond l'art de faire accepter à ses lecteurs des conceptions auxquelles ils étaient réfractaires; souvent il a dérouté la vigilance de leur critique en paraissant admirer des choses dont il désirait la ruine; quand on veut le bien entendre, il faut prendre pour règle absolue d'écarter tout ce qui pouvait avoir été écrit en vue de séduire. Il a beaucoup moins fait usage de cette ruse dans *La réforme intellectuelle et morale*, que dans ses travaux d'histoire religieuse; les graves circonstances au milieu desquelles il avait médité ce livre, produisaient sur son âme une trop forte contrainte pour qu'il se sentît libre de déployer sa subtilité habituelle (2); aucun de ses ouvrages n'est aussi franc que celui-ci. Cependant une certaine timidité, qui provenait probablement de son éducation ecclésiastique, a empêché Renan de donner toujours nettement sa pensée. Ainsi il a placé l'exposé de ce qui devait déplaire le plus à ses contemporains, dans la bouche d'un personnage qu'il pût desavouer (3); l'homme qui nous est présenté comme ayant trouvé dans des traditions de famille ou dans le fanatisme d'un esprit étroit l'assurance qui supprime les doutes, raisonne d'après les principes de la philosophie historique de Renan (4); mais nous ne savons pas

(1) « La guerre de 1813-1815, dit Renan, fut la seule de notre siècle qui ait eu quelque chose d'épique et d'élevé. [Elle] correspondit à un mouvement d'idées et eut une vraie signification intellectuelle » (*Essais de morale et de critique*, p. 116).

(2) Renan s'est vanté d'avoir souvent, grâce à sa subtilité de théologien, fait accepter à de Sacy des articles audacieux (*Feuilles détachées*, page 134).

(3) C'est d'ailleurs ce qui est arrivé après la critique faite par Mazzini de *La réforme intellectuelle et morale* (*Revue politique et littéraire*, 11 avril 1874).

(4) Le républicain qui est censé donner la réplique au *réactionnaire*, semble introduit pour renforcer la thèse fondamentale de celui-ci, car il admet que la démocratie dissout toute vertu.

jusqu'où le maître aurait suivi son aventureux disciple. Ce procédé peut se justifier par l'exemple de plus d'un dialogue métaphysique⁽¹⁾; il peut suggérer de bonnes solutions pratiques à des gens capables de choisir ce qui convient le mieux parmi les innombrables atténuations que comporte la thèse absolue; mais en 1871 les Français étaient infiniment trop affolés par la querelle des partis pour qu'ils fussent capables de se livrer à un tel travail. On pourrait remarquer encore que Renan, en voulant être trop habile, s'est interdit de trop approfondir des questions d'une extrême importance, en sort que ses enseignements, demeurant souvent un peu vagues, n'ont pas suggéré autant d'idées utiles qu'ils auraient pu le faire.

Si l'exposition de la *Réforme intellectuelle et morale* était ce qu'elle aurait dû être, on verrait clairement que, sur au moins un point capital, la pensée de Renan est très voisine de celle de Le Play⁽²⁾: celui-ci n'avait point puisé du germanisme dans l'étude de l'histoire de la civilisation européenne qu'il connaissait assez mal; mais au cours de ses voyages d'ingénieur, il avait observé, avec une attentive admiration, les mœurs de la vieille Allemagne. Renan et Le Play désiraient voir le mécanisme administratif, légué par l'Ancien Régime et par la Révolution, faire place à un ordre plus humain, fondé sur le respect des *autorités sociales*. L'expérience du XIX.^e siècle ne montrait point que l'une de nos trois monarchies concurrentes eût été plus favorable que les deux autres aux *autorités sociales*: aussi Renan, au grand étonnement des politiciens conservateurs, si divisés au sujet des questions dynastiques, n'avait point d'opinion bien arrêtée sur le choix du prince qu'il convenait d'appeler à gouverner le pays: de même en 1874 La Play pensait que Mac-Mahon offrait toutes les garanties dont avaient besoin les promoteurs de sa réforme.

En 1871 il existait encore, dans une très grande partie des campagnes de France, de nombreux personnages qui possédaient assez de qualités éthiques pour devenir des *autorités sociales*. La Play ne se trompait donc pas complètement lorsqu'il estimait qu'une large vulgarisation de ses doctrines pourrait éveiller chez ces hom-

(1) Platon a si souvent fait parler Socrate, parce que celui-ci, ayant laissé une réputation de philosophe paradoxal, pourrait être facilement désavoué.

(2) *La réforme sociale en France* parut en 1864; Sainte-Beuve lui consacra deux articles élogieux (5-12 décembre) qui sont recueillis dans les *Nouveaux lundis* (tome X). Je signalerai plus loin une analogie de Renan et de Le Play à propos de l'enseignement primaire.

mes un sentiment efficace de la mission patriotique à laquelle il les conviait: Renan supposait que l'organisation des suffrages à deux degrés, un système militaire imité du système prussien, un bon régime d'instruction supérieure feraient naître une aristocratie capable de remplacer une noblesse qui n'est bonne à rien (1). Mais des accidents politiques rendirent assez vite chimériques ces beaux projets. Les parlementaires de la Droite persuadèrent aux conservateurs ruraux que leur devoir le plus impérieux était de faire une propagande furieuse en faveur de candidats monarchistes; le clergé affirma, avec une solennité intimidante, que de bons catholiques ne sauraient supporter longtemps l'établissement des Italiens à Rome; les républicains gagnèrent, sans beaucoup de peine, la faveur des paysans en leur disant que les monarchistes allaient déchaîner la guerre civile et que les catholiques nous préparaient une nouvelle guerre étrangère. Le monde conservateur, découragé par de multiples échecs, a abandonné l'ambition de jouer un grand rôle social et ne songe plus qu'à s'amuser. Les idées de Le Play et de Renan deviennent, de jour en jour, plus difficiles à bien entendre, parce que les traces de leur ancienne infrastructure disparaissent rapidement.

Par une allusion à deux opuscules de Plutarque, Renan a indiqué, d'une manière discrète, qu'il existe des analogies entre la Rome antique et l'Allemagne (2); s'il n'a point insisté en 1871 sur ce rapprochement, c'est peut-être qu'il craignait de paraître trop vanter nos vainqueurs; vingt ans plus tard il s'est évidemment souvenu de l'indication qu'il avait donnée en 1871, quand il a décrit l'apparition de la force romaine en Orient au second siècle avant notre ère: « Ce qui était terrible, c'était la résolution, l'obstination et l'énergie, qu'on sentait derrière ces légions... Le sang-froid de l'aristocratie, l'abnegation du peuple furent admirables. Jamais on ne

(1) « Je me figure souvent que la noblesse de l'avenir, écrivait Renan en 1858, que la noblesse de l'avenir sera composée de ceux qui, sous une forme ou sous une autre, auront résisté aux tendances mauvaises de notre temps, je veux dire à cet abaissement général des caractères qui, détachant l'homme de ce qui fixe la conscience politique, fait tout accepter — à ce matérialisme vulgaire sous l'influence duquel le monde deviendrait comme un vaste champ d'épis dont un coup de vent fait fléchir à la fois toutes les têtes » (*Essais*, etc., page 2).

(2) Le texte de Renan semble supposer que nous avons en entier le traité *De la vertu et de la fortune des Romains*; en réalité on n'en a que la partie relative à la fortune des Romains.

vit moins de philosophie, plus de vertus, c'est-à-dire plus de résignation à l'inégalité. Pas une fois ces héros des légions ne demandent pourquoi on les mène au bout du monde. Ils travaillent, ils s'exténuent — pour le vide, pour le feu, dit le penseur juif — oui, sans doute; mais voilà la vertu que l'histoire récompense. Le patriote qui conduit ces légions est le moins aimable des hommes: c'est un tory renfrogné, un vilain homme, raide, gauche, méchant: il sera voleur quand il le pourra » (1).

M'inspirant de ces remarques de Renan, j'ai écrit, il y a quelques années, que les Allemands méritent d'être comparés aux Romains par « la résignation avec laquelle ils acceptent l'inégalité, la stricte discipline qu'ils observent dans leurs associations, comme à l'armée et à l'atelier, la tenacité dont ils font preuve dans leurs entreprises »; j'émettais l'hypothèse que l'Allemagne doit, pour une large part, ces qualités romaines à l'Église du Moyen Age et qu'elle a pu les conserver, au milieu des transformations de l'ère moderne, grâce à la Réforme luthérienne, qui a protégé si efficacement beaucoup de grandes traditions (2). Si l'on adopte ces manières de voir, on doit trouver bien chimérique l'idée qu'avait Renan de régénérer la France de 1871 suivant des modèles germaniques, attendu que des courants très forts, établis durant le Second Empire, portaient à cette date notre pays à imiter les mœurs de la Renaissance italienne (3), bien plutôt qu'à s'inspirer du génie de la vieille Rome patricienne.

A partir de 1860, Renan avait été très préoccupé des conséquences que pourrait avoir pour l'avenir du catholicisme la disparition du pouvoir temporel des papes: il espérait qu'au moment d'une élection pontificale il se produirait, quelque jour prochain, un schisme analogue à celui du XIV.^e siècle, les Italiens voulant conserver pour leurs concitoyens la chaire de Saint Pierre et les non-Italiens ne voulant pas accepter pour maître infallible un sujet de la maison de Savoie; cette division de l'Église aurait sans doute

(1) RENAN, *Histoire du peuple d'Israël*, tome IV, page 267.

(2) G. SOREL, *Réflexions sur la violence*, 3.^e édition, page 409. — Le chapitre auquel sont empruntées ces appréciations n'existait pas dans la première édition et par suite manque dans la traduction italienne.

(3) Renan, effrayé de cet état des esprits, avait écrit dix ans avant la guerre: « L'exemple de l'Italie, flottant depuis le Moyen Age entre le matérialisme et la dévotion, dévorée à la fois par la religion et l'incrédulité, paralysée par le catholicisme et n'en sachant point sortir, ne peut être assez médité » (*Questions contemporaines*, page 413).

pour résultat bienfaisant de rendre relativement facile en France une modernisation de la discipline, qui est devenue chez nous une pièce si capitale de la religion, depuis le triomphe d'un « *fidéisme* » exagéré (1). Cette hypothèse sur laquelle Renan a souvent insisté, a lieu de surprendre chez un homme qui était si bien placé pour connaître le rôle que joue, depuis le XVI.^e siècle, l'histoire des antiquités chrétiennes dans la formation des raisons de croire (2). Aujourd'hui, un écrivain catholique aurait peur de mettre en sérieux péril la foi de ses coreligionnaires, s'il paraissait douter que Saint Pierre a été évêque de Rome, a été martyrisé dans la capitale de l'Empire et repose sous le monument de Bernini; pour l'immense majorité des fidèles, le pape est le vicaire de Jésus-Christ surtout parce qu'il réside près des reliques du prince des apôtres, il est même possible qu'un jour les théologiens, obéissant aux suggestions des *Simplificiores*, en viennent à expliquer le texte: *Tu es Petrus*, dans un sens réaliste, en disant que le corps de Sain-Pierre est, de foi catholique, le centre de l'Eglise (3). Il ne peut plus y avoir désormais de pape en dehors de Rome.

Je ne parviens pas, d'ailleurs, à comprendre pourquoi un pape français pourrait atténuer mieux que ne peut le faire un pape italien, les oppositions qui existent entre l'Eglise et les sociétés modernes; en effet, d'après Renan, « la France a été le point de départ et sera longtemps le foyer d'un *parti catholique* », tandis que les prélats italiens auraient peu de goût pour une telle organisation; or, il est évident que l'introduction de l'idée de parti dans les affaires religieuses ne saurait favoriser une politique ecclésiastique de conciliation. Chez nous, le *parti catholique* est aveuglé par un fanatisme comparable à celui de Philippe II; il est persuadé que Dieu a faire paraître, au cours du XIX.^e siècle, de grands signes — la

(1) RENAN, *Essais* etc., page 157. Il attribuait le triomphe du *fidéisme* à l'école de Lamennais.

(2) Ce rôle de l'histoire a été d'abord affirmé par les protestants (RENAN, *Nouvelles études*, page 460); les catholiques ont suivi la voie ouverte par leurs contradicteurs; il est probable que l'Eglise n'ose point affirmer le dogme de l'Assomption, parce que le fait qu'elle célèbre par une fête solennelle, n'est point attesté suffisamment par l'histoire.

(3) Cette interprétation plairait certainement aux catholiques qui voient dans le pouvoir temporel des papes un des points les plus essentiels de la discipline ecclésiastique. Le cardinal Gibbons a consacré au pouvoir temporel un chapitre de *La foi de nos pères*; il adresse à l'Italie le discours que Nathan adresse à David après la mort d'Uri (II, *Rois*, chap. 12).

Salette (1), Lourdes etc. — pour montrer qu'il a confié à la France une mission exceptionnelle; si on l'écoutait, la devise *Gesta Dei per Francos* deviendrait le premier article de notre Statut Constitutionnel. Cet esprit de propagande par la force, dont l'influence ne cesse de grandir, rend irréalisables les réformes de l'enseignement que proposait un Renan, en se basant sur l'expérience germanique.

continua.

GEORGES SOREL.

(1) « La dévotion de la Salette est un de grands événements religieux de notre siècle » : disait Renan dans la préface à la *Vie de Jésus*, page xxii.